

La nature et la ville... un duo possible ?, par Laurent DAUNE et Nathalie MONGE

Aujourd'hui nous vivons une période « nature ». Tout doit être « naturel » et cette obsession se radicalise en organisant la chasse à toute construction aux lignes droites et aux matériaux « durs » comme le béton.

Qu'est ce que l'on entend par nature ? Tout le monde sait que des milieux intacts, non touché par l'Homme n'existent plus en Europe occidentale. Il convient de s'intéresser plutôt aux lieux dans lesquels des dynamiques naturelles sont à l'œuvre. En total accord avec John Dixon Hunt, on peut essayer de décrire les trois types de natures présentes sur nos territoires, et notamment sur les territoires d'agglomérations. D'une manière très simplifiée, nous appelons première nature, la nature naturante, capable de se développer sur elle-même sans intervention humaine et représentée plutôt par les bords des cours d'eau. La seconde nature, une nature nourricière, est représentée par l'agriculture. Et enfin, la troisième nature, la nature artificielle, est représentée par les parcs et les jardins.

Il nous semble urgent de s'attacher à redonner du sens aux termes employés et d'éviter de mélanger et de confondre « territoire » et « paysage », « jardin » et « nature »,... c'est ce que nous faisons au quotidien dans la filière « architecture du paysage » de l'hepia, dans laquelle nous enseignons.

Que s'est-il passé durant ces dernières décennies pour poser la question de la nature en ville ? Pourquoi la présence de la nature est devenue une demande aussi forte, et pas seulement socialement ?

La nature spontanée

Nous sommes passés de villes compactes, totalement minérales, à des villes sur des territoires très étendus, qui ont changé nos rapports au territoire. Si l'accès aux terrains hors la ville était relativement aisé jusqu'au début du XX^e siècle, l'extension des faubourgs, sur des zones agricoles, a diminué cette capacité aux citadins de se retrouver dans la « nature ». On peut observer que ces dernières années ont vu les villes se faire « propre en ordre » en faisant disparaître les terrains vagues, les anciennes fortifications, les friches industrielles,..., lieux disponibles pour que la nature s'y installe, la question se pose de savoir si la nature est toujours présente en ville. Une autre donnée importante est le dérèglement du système global que forme les agglomérations, par des imperméabilisations du sol et l'absence de lieux de respiration pour la terre. La disparition des structures ouvertes pour la gestion des eaux pluviales (busages de fossés, comblement de zones humides,...) ont amené un certain nombre de réactions délicates : inondations, réchauffement et assèchement de l'air, polluants en suspension,...

Le rapport de la ville à l'agriculture

L'agriculture en périphérie de ville devient de plus en plus morcelée et difficile à exploiter. Devant cette évolution, le paysan est désemparé. De l'incompréhension des attentes et des modes de pratique de chacun, naît cette tension palpable dans les campagnes périphériques. De nombreux conflits naissent entre « vision rurale » des urbains à la campagne et les derniers paysans.

Les jardins et les parcs

Aujourd'hui, la ville est « propre » et elle maintient une nature « policée », contrôlée, notamment dans les jardins. D'où la difficulté d'établir des plans de gestion différenciée pour certaines communes. Le milieu de XX^e siècle et le développement des machines d'entretien ou des produits phytosanitaires reste encore vivace. A ce stade, il est important de rappeler que les orientations choisies par quelques villes pour la gestion de leurs parcs et promenades, une gestion différenciée, se rapprochent de plus en plus des modes de gestion des jardins dans les siècles passés, y compris les jardins réguliers du XVIII^e siècle, sans arrosage automatique, avec des tontes ou des fauches espacées, laissant de vastes espaces de régénération spontanée et des apports de fumure limités. ?

Le basculement du regard

On a pu assister d'autre part à un glissement sémantique des notions de territoire et de paysage, par l'apparition du terme d' « écologie du paysage ». Il permettait, une fois adopté, aux biologistes de remplacer les architectes-paysagistes en dehors de la ville vers des territoires non urbanisés. En développant, avec certains risques, l'idée que l'on pouvait abandonner des territoires urbains, qui sont à tout jamais perdus pour la « nature », et dont on doit construire le pendant dans des zones protégées et si possible à la montagne ou chez les paysans à la campagne. La création de ces lieux protégés s'accompagne de l'abandon d'intentions et de recherche de qualités dans ces sites où « tout est possible »...

C'est ce que fait remarquer Augustin Berque, quand il dénonce le basculement d'une culture paysagère, partagée par de nombreux habitants d'un même territoire, vers une culture du paysage qui explique les paysages vus et qui n'a jamais autant détruit les lieux. Dans la culture paysagère, la gestion des ressources, l'économie de la terre et le rapport aux êtres vivants tient une part importante.

Comment agir pour faire évoluer les choses, et comment une école peut installer ces réflexions au centre de son enseignement ?

Il faut accepter de renouveler les paradigmes qui fondent les plans d'urbanismes actuels et en acceptant que l'homme, son installation et son mode de vie, et la « nature » ne soient pas en opposition.

En ce qui concerne les bases de réflexions des Schémas directeurs, quelques villes ont accepté de partir du territoire pour dessiner le visage d'une agglomération, que l'on peut dessiner les zones bâties à partir de sa limite et de son rapport à la campagne environnante et qu'il est peut-être plus intéressant de dessiner un réseau d'espaces publics reliés correctement entre eux, plutôt que le fonctionnement inverse qui consiste à trouver une affectation aux terrains restant après la construction des bâtiments. Ces nouvelles manières de penser accompagnent les réflexions en cours actuellement sur les nouvelles manières de nourrir les habitants des villes, le développement de l'agriculture de proximité, ou agriculture urbaine, car fortement imbriquée dans le tissu urbain, mais aussi le retour de thèmes comme la foresterie urbaine (très en vogue dans les années 1980) qui est vue par beaucoup comme une possibilité de piéger le carbone. Enfin il ne faut pas oublier la possible utilisation de systèmes de recueillement des eaux de pluie à ciel ouvert pour tisser des relations dans la ville : circuit de mobilités douces, parcs linéaires,... comme le projet de la revitalisation de l'Aire le propose.

Enfin, il est urgent de reconnaître de manière claire qu'un des grands facteurs de biodiversité en Europe est le travail humain. Que ce soit dans le défrichement des forêts, dans la construction de terrasses retenues par des murs, dans la fauche des prairies ou la coupe des arbres pour le bois de chauffage le long des rivières, toute l'action de l'Homme a permis l'émergence de nouvelles espèces. Celles-ci sont en danger actuellement du fait du risque de disparition de certaines activités (agriculture principalement) alors que nous savons que le réchauffement climatique du XXI^e siècle nécessitera l'adaptabilité des êtres vivants aux nouvelles conditions et que plus ceux-ci seront nombreux plus ils auront des chances de s'adapter.

Dans la ville, de nombreux lieux se prêtent volontiers à de nouvelles expériences de gestion, tant au niveau de la gestion des eaux pluviales, à l'image des nombreuses expériences de la Suisse allemande, dans la construction des limites entre la ville et la campagne afin que les deux puissent esquisser ensemble un « pas de deux » comme nous avons pu le proposer à la ville de Payerne pour son prochain schéma directeur, dans le travail sur des zones de régulations du climat urbain à travers la proposition de sols ouverts laissés à disposition pour une future colonisation par les êtres vivants (ville de Zurich), ou encore dans les travaux de recherches menées actuellement à l'hepia sur les enveloppes végétales des bâtiments qui permettront d'y intégrer la gestion des eaux pluviales, des eaux grasses et de fixer un certain nombre de poussières et de polluants. Enfin, et surtout pour une école, il nous semble important de travailler à explorer continuellement de nouvelles « niches », de nouveaux lieux sur lesquels améliorer ce rapport urbain/nature, afin de pouvoir apprendre à nos étudiants, de toutes les filières, que l'on peut sortir du système dévastateur « dégradation/compensation » par un système du « gagnant/gagnant » qui permettrait aux êtres humains de vivre dans des villes dans lesquelles les autres dimensions des êtres vivants ne sont pas abandonnés et dont la biodiversité est un des volets importants. Une rencontre réconciliée entre les trois systèmes de nature : nature, agriculture et jardins s'entrecroisant pour dessiner la structure des villes.

Si nous n'avons pas beaucoup abordé le « paysage », c'est pour deux raisons principales. La première est l'étroitesse des projets abordés et développés par les paysagistes. Ce sont les grandes infrastructures (autoroutes, voies de chemin de fer, lignes aériennes,...) et les économies dominantes (anciennement l'agriculture) qui dessinent le territoire sans véritable projet de paysage. Sur ce point, le XXI^e siècle aura besoin de l'invention d'une véritable collaboration de tous les partenaires, et pas seulement de façade. La deuxième raison est que nous intervenons surtout sur des territoires qui ont été faits « paysage » par un long travail d'assimilation intellectuel. Si la montagne est l'exemple le plus emblématique, par une invention il y a environ deux siècles, on peut penser que les réflexions sur l'agriculture ou la foresterie urbaine mettront quelques années pour être assimilées et avoir leurs propres qualités paysagères. Peut-être ce glissement sera plus facile au vu de la place que tient l'agriculture dans la production des denrées alimentaires de la ville et sa nécessité absolue dans les années à venir.

Nous travaillons avec nos étudiants sur des lieux porteurs de ces enjeux : périphéries urbaines, campagnes urbaines, territoires de montagne,... tous ces lieux dans lesquels ils seront appelés à travailler plus tard. Il est évident que nos ateliers sont orientés vers les questions actuelles, mais ils sont aussi l'occasion de leur rappeler

que la nature s'installe partout, même dans des espaces dessinés, et que la ligne droite et la biodiversité ne sont pas opposées.

Dans cette optique, nous avons centré nos recherches dans quatre axes majeurs de recherche : Ville et campagne, territoire de montagne, gestion des eaux pluviales et enveloppes végétales. Ces travaux devraient permettre de gommer d'ici à quelques années la vision de l'être humain comme dévastateur de la « nature », mais bien de renouer avec ce couple indispensable pour la survie du premier.

Laurent DAUNE et Nathalie MONGE
Haute École de Paysage, d'Ingénierie et d'Architecture de Genève.